

LE DEVOIR

Société et culture

Journées de la culture



Simon Brault

Les Journées de la culture vont bien, très bien même. Pour celui qui fut en 1996 l'instigateur de ce projet, il faut toutefois aller plus loin pour que la culture soit démocratiquement présente toute l'année, et ce partout au Québec. Il ose d'ailleurs y aller d'une proposition: à quand un «centraide» culturel?

Page 2



Celia McBride

Elle a voulu que sa pièce What a Cad!: A Dryer Play soit jouée dans une buanderette. C'était hier soir, rue Villeneuve, à Montréal. Car si vous n'allez pas au théâtre, le théâtre viendra vers vous. Tel est l'esprit de ces journées où un programme de 800 activités est présenté, partout au Québec, pour rendre l'activité culturelle accessible au plus grand nombre et, par un juste retour, inciter l'art à se mettre en contact direct avec son public.

Page 5

Action

A vouloir valoriser chaque individu, à vouloir répandre un message d'espoir où chacun porte en lui-même les germes de l'«homme», les politiques devenus politiciens et les bien-pensants devenus penseurs laisseraient croire que tout, et surtout rien, serait culture.

Ce qui au départ avait pour origine un souci de démocratisation, une volonté de rendre accessible à tous un bien réservé à quelques-uns, quand André Malraux, ministre d'Etat chargé des affaires culturelles françaises, déclarait vouloir que se rencontrent «la culture que l'on rêve» et «la culture que l'on fait», ce projet est devenu vide de sens quand l'entreprise privée, en quête de glorification de ses produits, et le gouvernement, en justification d'un non-interventionnisme pragmatique, se sont entendus pour identifier culture et produits à saveur culturelle (là où «chocolat» et «friandise chocolatée» s'équivalent).

Cette confusion, que les Julie Snyder et autres «pop-stars» de notre petit monde utilisent, a pourtant une origine culturelle. A la culture humaniste traditionnelle s'oppose maintenant le concept de culture établi par les ethnologues et les sociologues.

Comme un pendant au projet de Malraux de constituer un réseau de maisons de la culture, Claude Lévi-Strauss, dès 1962, dans *La Pensée sauvage*, écrivait que «les sciences humaines n'ont pas pour but de constituer l'homme, mais de le dissoudre», établissant le mandat des sciences de l'homme qui, à l'exemple de la linguistique, serait d'étudier les structures de la société ou de la culture indépendamment de la conscience et des intentions derrière les actions. Résultat: «Il apparaît aujourd'hui désuet, sinon tout à fait politiquement incorrect, de réserver l'usage [du mot culture] aux seuls propos sur l'art et la littérature», disent dans un texte de ce cahier (page 6) Bellavance et Bernier.

Un tel état de fait n'est pas sans conséquence quand «se perd ce qui fait justement l'essen-

tiel de la culture, c'est-à-dire cet effort pour essayer de vivre le plus profondément possible et le plus largement possible l'expérience humaine», comme le dénonce l'écrivain Gaétan Soucy (in *Frénétiques*, Triptyque, Montréal, 1999). Il faudrait donc revenir aux raisons communes de Fernand Dumont et recourir, par l'effort, à la mémoire pour que la culture s'affiche selon son sens étymologique premier, à savoir «développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés» et, par extension, «ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement» (dixit *Le Petit Robert*).

Élitiste, tout cela? Peut-être. Nécessaire? Sûrement, si l'on croit que certaines vérités ont la qualité, ou le défaut, de ne pas être immédiatement accessibles.

D'ailleurs, déclarer qu'une ou des journées seront celles de la «culture» est un projet élitiste, car l'identification même de l'événement laisse entendre que d'autres jours ne le seraient pas. Simon Brault, l'instigateur québécois des Journées de la culture, parle d'«éducation» (page 2), Allen LeBlanc d'«utopie» (page 4) pour décrire tout plan visant à imposer la culture comme une valeur sociale agissante.

Dans l'état actuel du débat où des concepts comme mondialisation, consommation ou divertissement justifient le laisser-faire quotidien, il faut toutefois ne pas se contenter de proclamer l'importance de la culture dans l'établissement de tout plan social. Dans cette optique, si ces pages parlent rapidement d'activités tenues pendant le présent week-end, elles dévoilent qu'ailleurs, en Belgique plus précisément, des projets visent à garantir le droit de l'individu à un épanouissement culturel et social. Comme pour dire que la culture ne peut être pensée que sous l'angle de l'action.

Normand Thériault



Dans ce siècle où le slogan a force de loi, où la pensée politique d'un homme se résume à une phrase, soit dix secondes captées pour un téléjournal, il est à la fois dangereux et facile de recourir aux mots qui avaient hier encore un sens. Ainsi, dire aujourd'hui qu'une journée est celle de la culture tient de la déclaration politique et de la banalité.

ACTIVITÉS

16 régions, 16 villes
Pages E2 et E3
Autoportraits
Page E4

BELGIQUE

Art 23* et le théâtre
de Frédéric Ruymen
Page E3

PERSPECTIVES

Démocratie et culture
de divertissement
par Allen LeBlanc
Page E4

Paradoxales journées

par Guy Bellavance et Léon Bernier
Page E6



Les Journées de la culture sont peut-être éphémères dans le temps, mais elles nous laissent à chaque fois quelque chose de permanent: le goût de connaître, le goût

de propager notre culture et le goût d'en faire partie, autant pour nous que pour tous les nouveaux arrivants qui viennent partager ce pays, cette langue et cette culture avec nous.

Agnès Maltais
Ministre de la Culture
et des Communications

Québec

• JOURNÉES DE LA CULTURE •

ACTIVITÉS

11 régions, 11 villes

ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
Amos
Société d'histoire d'Amos
Généalogie au Centre d'archives

Visites guidées du Centre et invitation à effectuer une recherche en vue de réaliser son arbre généalogique.
Samedi et dimanche de 13h30 à 17h30, 222, 1^e Avenue E., [819] 732-6070

BAS SAINT-LAURENT

Grand-Métis
Jardins de Métis
Pour petits et grands!

Causerie-conférence sur l'histoire des jardins au Québec; visite du site historique et activités à l'intention des enfants («géocquiz» et rallye) pour en apprendre plus sur la région de La Mitis.
Dimanche de 14h à 15h, 200, Rte 132, [418] 775-2221

CENTRE DU QUÉBEC

Victoriaville
Bibliothèque Charles-Edouard-Mailhot
Les aventuriers de la bibliothèque retrouvée

Les visiteurs se transforment en aventuriers munis de deux parchemins qui révèlent les mystères et les secrets de deux bibliothèques. Il faudra patienter jusqu'au dimanche, 15h, pour mettre la main sur le trésor. Réservation requise.
Samedi de 10h à 15h, 2 rue de l'Ermitage

CHAUDIÈRE-APPALACHES

Saint-Evariste-de-Forsyth
Musée de la Haute-Beauce
Que chaque arbre se transforme en colon!

Jeux de rôles où les visiteurs se transforment en paysan, prêtre ou politicien, le temps de défricher quelques contrées du Québec du XIX^e siècle, à la manière du curé Labelle.
En français et en anglais
Samedi et dimanche de 9h à 17h, 325, rue Principale, [418] 459-3195

CÔTE NORD

Colombier
Municipalité de Colombier
Le langage des vêtements

Exposition commentée de costumes et d'accessoires mis en scène par l'intermédiaire du théâtre, de la danse, de parades de mode ou de photos.
Samedi de 12h à 21h et dimanche de 12h à 17h, 572, rue Principale, [418] 565-3262

ESTRIE

Valcourt
Pour apprivoiser des espaces culturels

Des designers industriels, architectes, historiens ou écrivains s'improvisent guides. À 12h, des professionnels de la culture invitent la population à réaliser, sur le bitume de la rue Principale, une gigantesque fresque illustrant l'histoire de Valcourt (point de rencontre au parc Camille-Rouillard).
Dimanche de 10h à 17h, Bibliothèque Yvonne L.-Bombardier, Centre

culturel; Musée J.-A. Bombardier et rue Principale

GASPÉSIE— ÎLES-DE-LA-MADELEINE

Paspébiac
Site historique du Banc-de-Paspébiac
Culture environnementale pour tous les goûts!

Modeler des objets à caractère maritime avec un artisan, apprendre sur les «barachois», improviser sur le thème du patrimoine, échanger avec des artistes peintres amateurs.
Samedi de 10h à 11h30, de 13h30 à 16h et dimanche de 13h30 à 16h, 3^e Rue, [418] 752-6229

ÎLE DE MONTRÉAL

Plateau-Mont-Royal/Centre Sud
Dire enfin la violence...
Les Poings de suspension

Pièce de théâtre écrite et interprétée par de jeunes bénéficiaires d'un programme de réinsertion sociale, ayant pour thèmes les cycles de la violence, l'homophobie et le suicide. Rencontre avec le coordonnateur du projet Guy Sévigny et les comédiens en herbe. Cette activité s'adresse aux 13 ans et plus.
Samedi et dimanche de 19h à 20h30, Centre communautaire des gais et lesbiennes, 2075, rue Plessis, [514] 528-8424

LANAUDIÈRE

Joliette
Ateliers convertibles
Rouler l'art

Défilé d'œuvres sur roues produites par des artistes en arts visuels préoccupés d'urbanité. Ces derniers partagent ensuite leur démarche avec les spectateurs. En cas de pluie, activité remise à dimanche.
Samedi de 15h à 17h; départ: 24, rue Lajoie N., [450] 753-3836

LAURENTIDES

Blainville
Blainville Art
À la découverte de notre art et de notre histoire

Circuit de maisons patrimoniales et d'ateliers d'artistes en arts visuels et métiers d'arts, le samedi de 10h à 17h; peinture, aquarelle en direct et initiation au dessin d'observation, le dimanche de 10h à 17h. De plus, à la succursale de la Renaissance, exposition historique commentée le samedi.
980, ch. du Plan-Bouchard; 370, boul. d'Annecy, [450] 434-5370

LAVAL

Musée du monde et du patrimoine planétaire
Les confidences de l'âme

Portes ouvertes pour parcourir les galeries de l'art invisible et se questionner sur le rôle de l'artiste avec Dovan. Rencontre et échanges avec l'artiste peintre Gabrielle Potvin.
Samedi, dimanche de 11h à 15h, 385, ch. du Tour, Îles Laval, [450] 689-4704

Simon Brault

Trois petits jours et puis... perdurent

Garantir tout au long d'une année la présence de la culture dans la société québécoise

Les Journées de la culture vont bien, très bien même. Mais pour celui qui fut en 1996 l'instigateur de ce projet, Simon Brault, directeur général de l'École nationale de théâtre, il faut aller plus loin pour que la culture soit démocratiquement présente toute l'année, et ce partout au Québec. À quand donc un «centraide» culture?

GUYLAINE BOUCHER

L'aventure était hasardeuse. Le pari ambitieux: celui de réunir autour d'un seul et même événement des gens habitués à faire cavaliers seuls. Pourtant, trois ans après leur création, les Journées de la culture sont un véritable succès de participation. Un succès que le directeur général de l'École nationale de théâtre et instigateur du projet, Simon Brault, attribue à la formidable communauté d'esprit des organismes participants. Une solidarité qui animait, selon lui, le projet dès le départ et qui sera aussi garante de son avenir.

Concrètement, plus de 150 000 personnes ont participé à l'une ou l'autre des activités proposées dans le cadre des Journées de la culture l'année dernière. Un chiffre qui devrait encore augmenter cette année, puisqu'un nombre plus imposant que jamais de prestations, visites et spectacles en tout genre (800 au total) seront proposés dans les 16 régions du Québec au cours de cette fin de semaine. Un état de situation que le père du projet qualifie d'exceptionnel étant donné le contexte à l'intérieur duquel tout cela a pris racine. «Lorsque l'idée du Sommet socio-économique a été lancée, nous avons tout de suite regardé l'ordre du jour pour savoir si la culture y figurait. Nulle part, il en était fait mention. Après avoir consulté quelques personnes clés du monde culturel, nous en sommes rapidement venus à la conclusion qu'il fallait soumettre un projet. Un projet ayant un fort aspect emblématique. Nous nous sommes inspirés des Journées européennes du patrimoine qui existaient depuis huit ans pour construire un projet à saveur québécoise. Au départ, nous n'avions aucune idée de jusqu'où tout cela pourrait aller», avoue-t-il candidement aujourd'hui.

Avec ou sans cadre fixe, le projet, soumis par l'entremise du Chantier de l'économie sociale, a retenu l'attention de Louise Beaudoin, alors ministre de la Culture, et a réussi à se frayer un chemin jusqu'à la table centrale. Résultat: la première édition des Journées de la culture allait voir le jour six mois plus tard, évidemment grâce à la contribution gouvernementale, mais aussi surtout grâce aux partenariats conclus à gauche et à droite avec certaines entreprises privées.

Un état d'esprit

Sorte d'organisation virtuelle, parce que sans permanence exclusive, les Journées de la culture sont encore aujourd'hui chapeautées par un conseil d'orientation formé de divers intervenants du monde culturel, plutôt que par un conseil d'administration traditionnel. Une souplesse qu'il fait le bonheur de Simon Brault et qui a permis, selon lui, jusqu'à maintenant que, «les Journées de la culture relèvent davantage du mouvement que de l'événement». C'est que, affir-

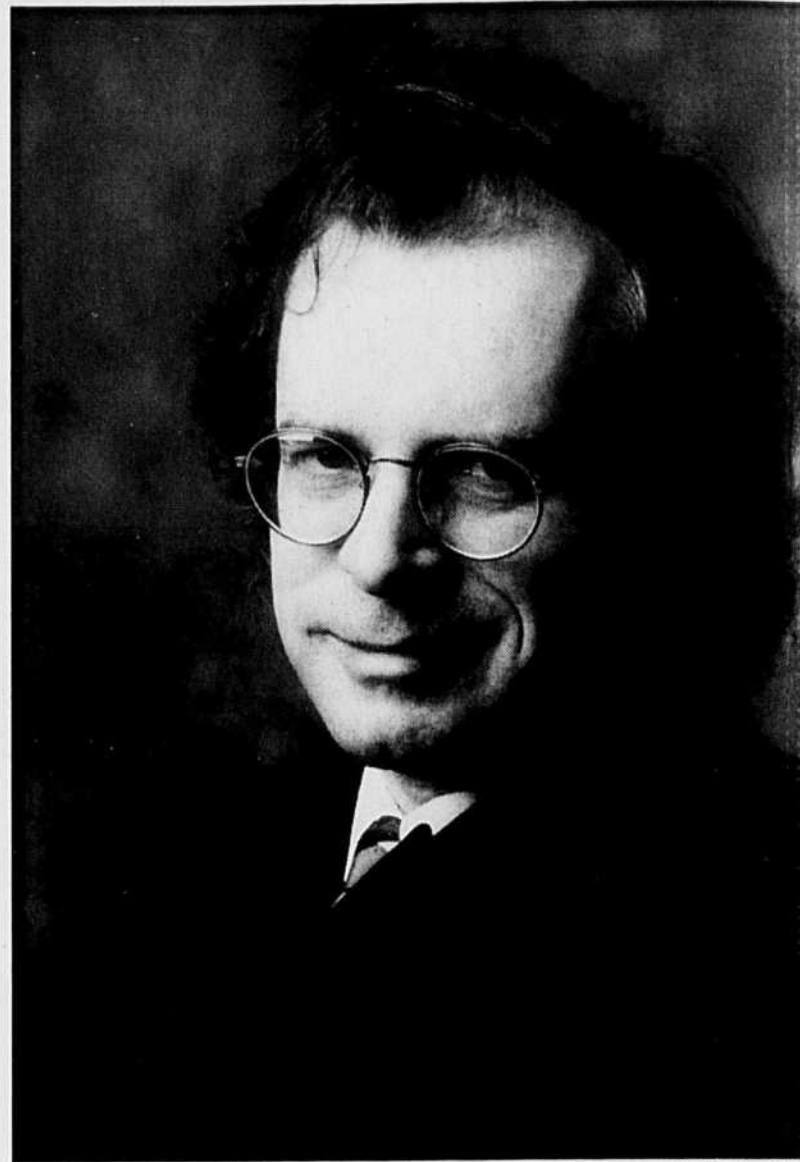
me-t-il, la philosophie derrière dépasse largement le cadre unique des trois jours d'activités. «L'objectif fondamental derrière les Journées est de rendre la culture disponible pour tous. Ce ne sont pas seulement trois jours intensifs d'activités par année qui vont permettre que ça se réalise. Si nous croyons que les artistes doivent être à l'avant-garde de la lutte pour la culture, nous pensons aussi que la société civile a une grande responsabilité là-dedans.»

En fait, s'il se dit enchanté, voire impressionné, de l'engagement de nombreux organismes culturels dans les Journées de la culture, le directeur de l'École nationale de théâtre ne cache pas son désir de voir l'état d'esprit entourant l'événement subsister tout au long de l'année. «Avant la première édition, nous nous sentions piégés. Depuis des années, l'idée de promouvoir la culture était présente, mais nous nous disions que le gouvernement ou le système d'éducation devait le faire. Tout le monde se lançait la balle, on chialait, mais personne ne faisait rien. Avec les Journées de la culture, le pari était de prendre ça en main nous-mêmes et nous avons réussi au-delà de tout ce qu'il était possible d'imaginer. Maintenant, il faut faire en sorte que la préoccupation demeure au-delà des trois jours d'événements. Il faut qu'un véritable réseau de gens pense continuellement à ça dans le monde culturel et qu'il se branche sur le reste de l'univers pour faire un travail d'éducation auprès, non seulement de la population en général, mais aussi des organismes culturels eux-mêmes, des commanditaires et des politiciens.»

Une autre façon de dire que le but ultime et avoué des Journées est de remettre la démocratisation de la culture à l'agenda. Un objectif audacieux, mais qui peut, selon le directeur de l'École nationale de théâtre, être atteint par de multiples petites choses. «Tout au long des années 80 et 90, les milieux culturels ont été énormément préoccupés par l'excellence artistique, le marketing et la vente de billets. La question de la culture comme service public, elle, a été très peu débattue. Il faut revenir à ça. Réapprendre à faire les choses à une échelle humaine, faire la promotion de la culture personne par personne, rejoindre des gens qui ne sont généralement pas enclins à prendre part aux activités culturelles. En nous permettant de travailler sur de petites choses tout en ayant de grandes idées derrière, les Journées de la culture nous ont fait avancer sur tous ces fronts de façon assez phénoménale. Il faut, absolument, entretenir cette idée de mouvement et la faire vivre à longueur d'année.»

En commençant par le financement

S'il se dit convaincu des bienfaits d'une culture accessible à un plus grand nombre de gens, Simon Brault, reconnaît toutefois qu'il y a certaines conditions préalables à cela, en com-



MONIC RICHARD

S'il se dit enchanté, voire impressionné, de l'engagement de nombreux organismes culturels dans les Journées de la culture, le directeur de l'École nationale de théâtre, Simon Brault, ne cache pas son désir de voir l'état d'esprit entourant l'événement subsister tout au long de l'année.

mençant par le financement.

Financées et organisées grâce à un amalgame de fonds publics et de contributions de divers partenaires privés: médias électroniques, agences de publicité, imprimerie, etc., les Journées de la culture disposent d'un budget réduit. En réalité, pas un sou n'est actuellement investi dans les activités mêmes. Tout est fait de façon bénévole et volontaire par les organismes participants. Mais ce qui préoccupe le directeur de l'École nationale de théâtre, ce n'est pas tant le financement des Journées de la culture elles-mêmes, que des activités culturelles en général. «À long terme, participer aux Journées de la culture sera comme inscrit dans les habitudes des organismes et ils trouveront les moyens d'y participer. De toute façon, si on veut en garder l'esprit, il faut, à tout prix, conserver l'aspect volontaire et gratuit de la participation. Par contre, si on veut vraiment faire un pas vers la démocratisation de la culture, il faut trouver un moyen de financer les autres projets qui seront réalisés avec le même objectif en cours d'année. Ce sont eux qui, en fin de compte, feront véritablement la différence.»

En fait, Simon Brault rêve d'une Fondation finançant, à longueur d'année, des projets de démocratisation de la culture à l'image de celle mise sur pied en Belgique il y a de cela

quelques années (voir article en page 3 de ce cahier). Une Fondation nourrit à la fois de fonds publics et privés et qui pourrait, explique-t-il, «à l'image de Centraide qui fait le 1,2,3, go pour la pauvreté, faire le 1,2,3, go pour la culture».

Par ailleurs, outre le financement, il insiste aussi sur l'importance d'éviter le piège de l'élitisme et des circuits fermés. «Nous avons beau tout faire pour favoriser l'émergence d'activités et de projets axés sur la démocratisation de la culture, si le débat se fait uniquement entre intellectuels, nous passons complètement à côté de notre objectif parce que nous ne rejoignons pas les gens dans leurs quartiers. Il faut véritablement élargir le débat. Quand je pense à ce professeur de Ville-Marie en Abitibi qui vient quelque fois par année à Montréal pour venir chercher des pièces de théâtre à présenter à ses étudiants, je me dis qu'il faut absolument qu'il soit mis en contact avec d'autres personnes qui ont le même désir d'éducation et d'ouverture que lui. Il n'est pas connu, ne le sera probablement jamais et n'est pas non plus très valorisé, mais il fait un travail culturel formidable qui doit être reconnu et encouragé.»

Quant à savoir si tout cela est réaliste, Simon Brault se fait très confiant. «Quand nous avons lancé l'idée des Journées de la culture il y a trois ans, bien des gens nous ont dit que ça ne marcherait jamais, que c'était impossible. Cette année seulement, des milliers d'artistes et d'artistes participeront aux Journées. Nous avons lancé quelques idées et les gens s'en sont emparés rapidement, avec une créativité immense. Je ne pense pas que tout cela pourra être réalisé d'ici un an, mais je suis convaincu que l'on peut y croire.»

www.Rene-Despres.com

Créateur de l'Extra-Réalisme...

Le jardin de BABEL

de Marie-Louise Gay

âge minimum recommandé
4
à 9 ans

Une création du Théâtre de l'Œil présentée par la Maison Théâtre

Texte et scénographie :
Marie-Louise Gay

Mise en scène :
André Laliberté avec
la collaboration de
Muriel Desgroseilliers

Musique :
Libert Subirana

Éclairages :
Serge Caron
Conseiller à la scénographie :
Richard Lacroix

Marionnettistes :
Simon Boudreault,
Robert Drouin,
Hélène Ducharme et
Marie-Pierre Simard

Du 1^{er} au 24 octobre 1999

Les samedis et dimanches à 15 h
Supplémentaire dimanche 24 octobre à 13 h

Aujourd'hui, dans le cadre des Journées de la Culture, la Maison Théâtre en collaboration avec le Théâtre de l'Œil présente

De l'idée au spectacle

Marie-Louise Gay, auteure et le directeur artistique du Théâtre de l'Œil, André Laliberté, présentent les étapes de conception et de réalisation du spectacle *Le jardin de Babel* ainsi qu'une exposition d'images illustrant le processus de fabrication des marionnettes et des décors de cette pièce. Réservation requise (514) 288-7211 poste 1.

Activités à 13 h et 15 h (durée : 60 minutes). Lieu : Maison Théâtre



LE DEVOIR

514 790-1245
1 800 361-4595

Billets en vente
(514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM
Métro Sherbrooke

SUCRERIE ET CONTE DE FÉES

Janet Logan

SCULPTURES

Sylvie Cloutier

Art vidéo sous les étoiles !

Ciné-parc à la galerie
24 vidéastes

Journées de la culture :

24, 25 et 26 septembre
de 20 h à 22 h

GALERIE VERTICALE

ART CONTEMPORAIN

Les expositions de Janet Logan et Sylvie Cloutier se poursuivent jusqu'au 31 octobre 1999 • 1871, boulevard Industriel, Laval • Mercredi au dimanche • 12h à 18h • Entrée libre • (450) 975-1188 • Rencontre avec les artistes le dimanche 17 octobre à 14h • La galerie remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec et Ville de Laval pour leur appui financier • La galerie est membre du RCAAQ.

• JOURNÉES DE LA CULTURE •

Belgique

De la largeur du dos de la culture...

Le Québec n'est évidemment pas le seul endroit de la planète où l'on tienne chaque année des Journées de la Culture; en Belgique, ce type d'événements fait partie des mœurs communautaires depuis le début de la décennie. Les expériences diverses qui s'y déroulent, le type d'actions entreprises et les publics spécifiques que l'on s'efforce de toucher montrent à quel point la culture a le dos large...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Dans le cadre de son programme Art23*, la Fondation Roi Baudouin (FRB) recevait en 1997, 354 projets de nature «artistique», la grande majorité d'entre eux en théâtre et en arts visuels de tout type. Il faut savoir que la FRB n'a rien d'un conseil des arts; c'est plutôt un organisme humanitaire qui consacre d'abord et avant tout son action à l'élimination de la pauvreté, de ses causes et de ses conséquences catastrophiquement néfastes. Et si la Fondation investit dans la culture c'est qu'elle y voit un outil efficace dans la lutte contre la pauvreté. Tiens... Voilà une équation «neuve»...

«L'expérience» d'Art23* a été fouillée, décortiquée, analysée par des spécialistes de l'Université de Louvain à la demande de la FRB qui souhaitait pouvoir évaluer l'impact de son programme après avoir essayé les échecs habituels en utilisant les approches traditionnelles. Les experts de la het Hoger Instituut voor de Arbeid (HIVA) ont livré leurs conclusions dans un rapport intitulé *Art23*, La participation à la vie culturelle: un droit négligé et un outil primordial dans la lutte contre la pauvreté*. On y trouve des choses extrêmement intéressantes...

Changer le monde

De façon on ne peut plus prosaïque, l'argumentation servant de base à toute l'expérience Art23* tient en une phrase: la pauvreté s'accroît, on a tout essayé et rien ne fonctionne vraiment, alors pourquoi ne pas essayer l'art? Lucides, réalistes, les membres de la Fondation avaient aussi préalablement défini que tous les projets devaient avoir une connotation sociale.

La réponse est venue des milieux et des quartiers les plus défavorisés des grandes villes belges et près de 50% des demandeurs se situaient dans la tranche des 15-25; des étudiants, des travailleurs étrangers, des itinérants regroupés dans des centres d'accueil. Une nouvelle source de revenu et de financement devenant disponible, on a vu surgir des projets de toutes parts: expositions de photos sur et dans les quartiers pauvres; pièces de théâtre dénonçant l'indifférence des possédants ou soulignant l'absence de moyens des démunis; installations sculpturales mettant en relief la détérioration de certains milieux de vie; écomusées divers, comme l'on dit ici, venant tous crier à la face du monde les inacceptables stigmates de la pauvreté et de son cortège habituel de laideurs et de malheurs à la petite semaine. Un but commun à travers tout cela: «produire un objet artistique qui change le rapport à soi et aux autres» — on peut lire à la page 44 de l'analyse du program-

me la description d'un projet débouchant sur la création d'une pièce de théâtre, *Here, There and Everywhere*, qui parle des pièges de la vie urbaine et des relations familiales dans les milieux défavorisés. Une seule condition ici: que le projet «sorte», qu'il soit montrable, diffusible, qu'il serve d'élément catalyseur, «par le peuple, pour le peuple». On croirait voir se concrétiser les rêves les plus fous d'une certaine époque...

Comment ça fonctionne? Art23* implique des efforts soutenus à trois niveaux. D'abord un organisme œuvrant déjà auprès des défavorisés et qui fournit habituellement un animateur social et un lieu où l'on pourra répéter avec un metteur en scène professionnel engagé spécifiquement pour un projet donné. Mais d'abord et avant tout, il faudra réussir à ancrer au projet des participants-acteurs qui pour la plupart n'ont pas de domicile fixe et qui devront s'astreindre à une présence soutenue qui ne fait pas partie de leurs habitudes de vie. On le devine, tout cela n'est pas particulièrement évident autant pour les acteurs qui seront la plupart du temps confrontés à leur propre personnage; pour l'animateur social qui doit voir à assurer les conditions de réalisation minimales; et pour le metteur en scène qui doit faire face à des problèmes d'absence et d'absentéisme durant les répétitions comme durant les représentations. Certains, comme Frédéric Ruymen, ont développé une esthétique théâtrale permettant de faire face à la musique: il a pris l'habitude de faire répéter tous les grands rôles par plusieurs acteurs de façon à pouvoir répondre à toutes les urgences.

Le défi est énorme, on le voit bien. Et les succès ne sont pas toujours garantis. Mais on retrouve dans cette nouvelle approche une dynamique fort intéressante que l'on aurait peut-être davantage à creuser un peu plus de ce côté-ci de l'Atlantique. Ne serait-ce que, par définition, il y a là une alliance de marginaux plus ou moins fonctionnels (dshérités, artistes et animateurs sociaux) potentiellement très riche de complexités à développer. Cela s'est déjà fait dans des contextes précis, on pense entre autres aux *Fiancés de la tour Eiffel*, un film réalisé à partir du texte de Cocteau avec des déficients mentaux. Mais il y aurait tout lieu d'élargir le champ. Et de plonger.

ART 23*

La participation à la vie culturelle

Gérard Preszow
Culture et émancipation sociale
Barbara Deneyer
et Tine van Regenmortel
Fondation Roi Baudouin, Bruxelles,
1998, 24 et 84 pages

Prendre le risque du théâtre

En Belgique, la Fondation Roi Baudouin utilise aussi le théâtre pour lutter contre la pauvreté

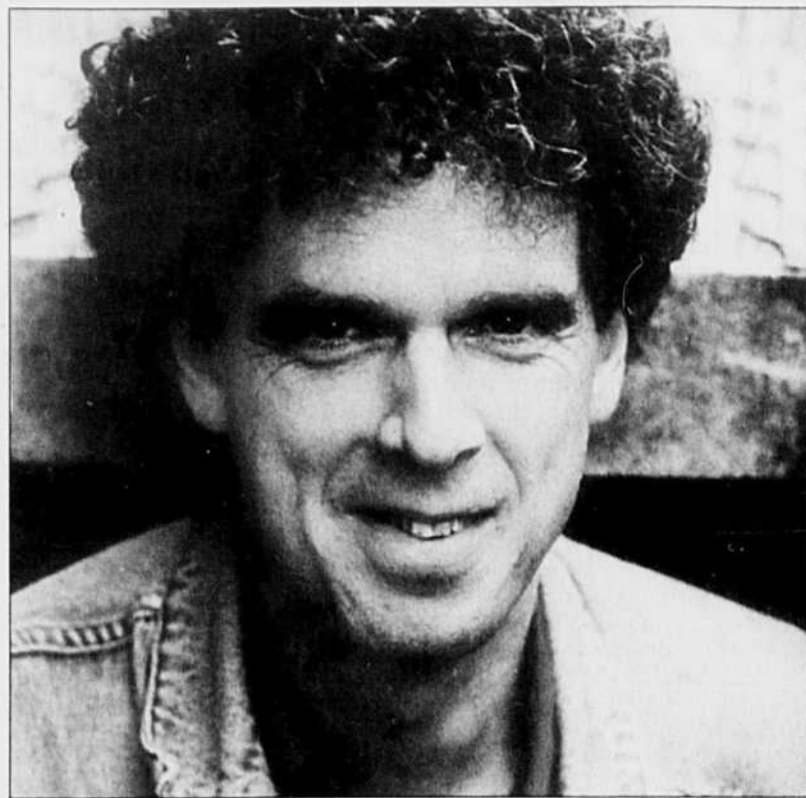
Bref aperçu de la genèse de *Here, There and Everywhere*, une expérience théâtrale réalisée par le groupe HOB0 de Bruxelles. Le projet a pris forme à travers Art23*, un programme de la Fondation Roi Baudouin qui prend son nom de l'article de la constitution belge garantissant «le droit à mener une vie conforme à la dignité humaine et notamment le droit à l'épanouissement culturel et social».

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Frédéric Ruymen est metteur en scène de son métier. Il travaille régulièrement à Bruxelles avec la Compagnie des Bionautes en plus d'enseigner à la Kleine Academie. A l'instar d'Alain Platel, le metteur en scène belge qu'on a vu ici au dernier Festival de théâtre des Amériques, il a choisi lui aussi depuis quelques années de donner des ateliers dans les milieux dits «défavorisés». Il travaille surtout avec des sdf (sans domicile fixe, comme on dit là-bas), des itinérants et des travailleurs étrangers. Bref, avec des exclus. En 1997, ce travail a donné forme à une production théâtrale *Here, There and Everywhere*, réalisée par un groupe qui prenait le

En travaillant à partir de l'improvisation sur des situations et des musiques fournies par les participants, Ruymen a monté un enchaînement de fragments où chacun joue souvent son propre drame dans sa propre langue en dénonçant les culs-de-sac où mène la pauvreté pour ces déracinés. Le spectacle a roulé dans les banlieues de Bruxelles en suscitant des réactions vives autant de la part du public populaire que l'on souhaitait toucher que des autorités en place.

«Au cours des dernières années, explique le metteur en scène, ils m'ont appris tellement plus que ce que moi j'ai pu leur apprendre. Sur le plan humain, c'est une expérience très riche. C'est très stimulant pour moi de pouvoir participer à la création de purs moments de bonheur pour ces gens à qui on a toujours dit qu'ils ne valaient rien, qu'ils n'étaient capables de rien, qu'ils n'étaient personne. (...) j'ai aussi vu des participants vivre de vrais moments de bonheur pendant les représen-



ARCHIVES LE DEVOIR

À l'instar d'Alain Platel (photo), le metteur en scène belge qu'on a vu ici au dernier Festival de théâtre des Amériques, Frédéric Ruymen a choisi lui aussi depuis quelques années de donner des ateliers dans les milieux dits «défavorisés».

tations. Lors des applaudissements, par exemple. Pour moi, cela fait partie du métier, mais c'est une réelle gratification personnelle pour eux.»

«Participer à la création de purs moments de bonheur pour ces gens à qui on a toujours dit qu'ils ne valaient rien» — Frédéric Ruymen

théâtre conventionnel.»

Anna et Clodine

Anna, elle, a vécu l'expérience de l'intérieur. Dans les quartiers de l'abandon qu'elle fréquente, la pauvreté confine les femmes à des rôles stéréotypés; elles y ont encore moins de chance que les hommes d'exprimer leur désarroi — et encore moins leur créativité! — devant les «pressions du quotidien» pour employer un

euphémisme à la mode. «J'ai toujours voulu être actrice ou comédienne. Mais je suis très timide. Ici, j'apprends énormément sur moi-même, j'ai envie de continuer. Maintenant, j'apprends aussi à jouer du piano et à peindre.» Même chose pour Clodine: «Ici, je peux rencontrer d'autres gens et j'oublie un peu mes problèmes. C'est valorisant, je retrouve ma dignité petit à petit.» De l'aveu même de Ruymen pourtant, il est extrêmement difficile de mesurer l'impact d'une production comme *Here, There and Everywhere*. Il a vu quelques acteurs «changer de vie», oui, mais pas des masses.

Frédéric Ruymen souligne encore dans une entrevue publiée dans le rapport sur Art 23*, que l'atelier duquel est sorti *Here, There and Everywhere* lui a aussi permis de mener une action complètement parallèle, différente, de «faire un type de théâtre qui risque en grande partie de disparaître à cause de la commercialisation qui touche aussi la culture». Appelons cela du théâtre à risque(s) et rappelons que, comme en Belgique, cela donne ici des résultats fort stimulants quand on se donne la peine d'y risquer sa peau... On s'imagine un peu ce que pourrait donner une série du Nouveau Théâtre expérimental (NTE) portant uniquement sur la pauvreté et ses thèmes connexes, une série conçue et réalisée avec des itinérants dans les ruelles et les squats de Montréal... Quelle grand-messe en perspective!

ACTIVITÉS

Cinq régions, cinq villes

MAURICIE

Trois-Rivières-Ouest
Bibliothèque de Trois-Rivières-Ouest
Il était une fois la musique

En collaboration avec Nathalie Pépin. Jeux de rôles où des artistes invitent les participants à vivre et à recréer certains moments de la vie de Mozart. Costumes, décors et musique sont à l'honneur.
Samedi de 13h45 à 14h45

MONTÉRÉGIE

Melocheville
Parc Archéologique de la Pointe-du-Buisson
Jeu d'épreuves

Pour mieux connaître le mode de vie amérindienne et l'archéologie, parcours animé en famille au gré d'une vingtaine d'étapes et de questions-défis en compagnie d'un archéologue et d'un expert culinaire.
Dimanche de 13h à 14h30 et de 15h à 16h30, 333, rue Emond, [450] 429-7857

OUTAOUAIS

Hull
Société d'histoire de l'Outaouais
Culture et cimetière

Visite historique du cimetière Notre-Dame de Hull pour retrouver les figures marquantes de l'Outaouais. La visite a lieu beau temps, mauvais temps et débute à 14h.
Dimanche de 14h à 15h30, Cimetière Notre-Dame, 75, boul. Fournier, [613] 562-5825

QUÉBEC

Les Ateliers Entre'Actes
Rendez-vous

Des organismes et intervenants sensibles à l'intégration artistique des personnes vivant des situations de handicap ou d'exclusion se rencontrent et échangent lors d'une table ronde. Réservation requise. A 16h, ils présentent un aperçu de leur travail de création et discutent de leur démarche avec les visiteurs. Ouvert à tous.
D. 13h30 à 18h, Église Notre-Dame-de-Grâce, 604, rue de Mazenod, [418] 523-2679

SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

Jonquières
Centre National d'exposition
Petits personnages et grands héros!

Des animateurs et bénévoles guident petits et grands dans l'univers fascinant de la bande dessinée. Une invitation à explorer et créer en s'amusant. Réservé au milieu scolaire le vendredi.
D. 13h à 16h, 4160, rue du Vieux Pont Mont-Jacob, [418] 546-2177

USINE C



Icaro & Giacobbe

de et avec DANIELE FINZI PASCA du TEATRO SUNIL (Suisse)

12-16 oct.

19-23 oct.

«Un événement exceptionnel, un cadeau! ... l'un des grands moments de théâtre auxquels il m'a été donné d'assister.» LE DEVOIR

«Un clown — ou est-ce un ange? — à l'humanité bouleversante!» LA PRESSE

«Un spectacle qui procure cet éblouissement, une allumette frottée dans l'obscurité, un effet que je n'avais pas ressenti depuis des lustres.» ICI

«Un poète de la scène à l'humanité transparente.» VOIR

«Si les clowns peuvent nous apprendre quelque chose, c'est que le théâtre est un refuge de la chaleur humaine. Un spectacle à voir.» VOIR

«Un interprète formidablement généreux, animé d'une tendresse toute simple aussi désarmante... que désopilante. Un bonheur!» LE JOURNAL DE MONTREAL

«Le clown au charme dévastateur gagne le public en un tour de main.» LE DEVOIR

Tarif spécial ICARO & GIACOBBE pour 40 \$ seulement

Réservations 521.4493 / Admission 790.1245 / 1.800.361.4595
USINE C 1345, AVENUE LALONDE, MTL BEAUDRY, AUTOBUS 125

bonnes journées!

visite commentée de l'Usine C et rencontre avec la chorégraphe des Bacchantes, Paula de Vasconcelos
aujourd'hui à 18h00

ROPS

De Namur à Paris:
le XIX^e siècle
de Félicien Rops

Du
29 septembre 1999

au
2 janvier 2000

Découvrez le génie provocateur de l'artiste belge Félicien Rops (1833-1898). Plus de 200 œuvres (dessins, estampes et peintures) provenant de grandes collections belges, françaises et américaines.

Renseignements:
(418) 643-2150 www.mdq.org

L'exposition est organisée par le Musée du Québec en collaboration avec le Musée provincial Félicien Rops de Namur. Elle est réalisée dans le cadre des relations bilatérales entre le Québec et la Communauté française Wallonie-Bruxelles en partenariat avec la Province de Namur. Cette exposition est placée sous le patronage du Délégué Wallonie-Bruxelles à Québec.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Le Musée du Québec est subventionné par le ministre de la Culture et des Communications du Québec.

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'an 2000



Félicien Rops, *Portrait of a woman*, 1878. Appareil, pastel et gouache sur papier, 25 x 48 cm. Collection de peintures des Ateliers entre'actes de la Culture de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et de la Culture de la Communauté française de Belgique. Photo: Musée provincial Félicien Rops.

• JOURNÉES DE LA CULTURE •

ACTIVITÉS

PERSPECTIVES

Autoportraits

Peintres ou handicapés réunis dans une œuvre commune

Jocelyn Tousignant en avait assez des vernissages mondains et des exhibitions ternes ou encore des performances live exemptes de toute spontanéité. Le petit cercle de la peinture trifluvienne avait besoin d'aller voir aux sources, de se faire brasser un tantinet. Exit les clichés et les expositions moribondes.

MARC-ANDRÉ CÔTÉ

Mandaté pour organiser un pan des Journées de la culture à Trois-Rivières, Jocelyn Tousignant a eu envie de rompre avec les conventions qui étouffent parfois l'art et d'insuffler un peu de dynamisme et une couleur différente à «son» événement culturel.

Un petit côté iconoclaste mais aussi un désir profond de démocratiser l'art a fait germer l'idée dans la tête de Jocelyn de, en quelque sorte, faire voler en éclat les barrières qui séparent les artistes et ceux que l'on qualifie, dans un certain milieu branché, un peu péjorativement et même carrément quelquefois avec mépris, de «public».

À la suite d'une invitation l'automne dernier d'une copine d'université qui enseigne maintenant la peinture aux handicapées, Jocelyn a été transfor-

mé et a, par le fait même, amorcé une réflexion sur la véritable nature de l'artiste: «Quand j'ai vu ces gens-là et les œuvres qu'ils pouvaient peindre, j'ai été immédiatement très touché puis ensuite sincèrement impressionné par la pertinence de leur démarche et la qualité du résultat.»

Ce «chemin de Damas», Jocelyn a voulu en faire bénéficier des copains qui comme lui gagnent leur croûte grâce à leurs pinceaux. Jean Beaulieu, Jean-Pierre Hamelin, Yves Cadorette et Jean-Marc Gaudrault, quatre peintres professionnels de la région, et une dizaine de jeunes ayant des troubles d'apprentissage ou souffrant d'un handicap seront tous, l'espace d'une soirée, des artistes égaux et à part entière. Sous le thème *Un voyage vers l'essentiel*, les peintres sont appelés à réaliser un autoportrait. De la gouache et du papier et aucune autre indication, c'est voulu.

Intellect et émotion

«Le choix du thème n'est pas innocent de ma part, moi qui ai déjà vécu une expérience semblable, dit Jocelyn Tousignant. Pour des artistes professionnels qui intellectualisent sans cesse leurs créations et qui pensent à chaque coup de pinceau qu'ils donnent jusqu'à en faire une maladie, à travailler côte à côte avec des artistes qui se laissent aller entièrement et sans aucune retenue à l'expression et à l'émotion, c'est rien de moins que bouleversant.»

Personne ne sait véritablement ce qui passera. On a prévu une table pour chaque artiste, parmi les clients du café-galerie L'Embuscade et c'est tout. «C'est clair qu'on veut que ce soit fluide sans quoi l'art cesse d'être un laboratoire. Il peut se passer n'importe quoi et si la chimie est bonne, les résultats peuvent être fantastiques!»

«L'art est avant tout un état d'âme», se plaisait à dire le grand Chagall. Marryse Jérôme aime bien aussi glisser cette pensée pleine de sagesse lorsqu'elle discute peinture mais surtout quand vient le temps d'expliquer ce qu'elle fait dans la vie.

C'est elle la vieille copine de Jocelyn. Elle porte aussi la lourde responsabilité de coordonnatrice du Centre d'accès aux arts La Fenêtre. Cet organisme à but non lucratif unique en son genre en Maturicie offre des cours et des ateliers adaptés aux différents niveaux d'apprentissage, un enseignement individualisé avec des groupes restreints par des spécialistes en arts, des rencontres et du travail avec des artistes, généralement professionnels, venant d'autres milieux ainsi que des sorties culturelles.

«J'ai l'impression qu'on connaît mieux les Papous que les personnes handicapées qui vivent tout près de nous, grogne Marryse Jérôme. Nous voulons développer leur culture, leur passion et leur propre forme d'expression en tant qu'artiste. Nous sommes davantage des guides que des professeurs.»

Même si elle s'emballerait facilement lorsqu'elle pense à l'événement qui approche, la dure réalité vient toujours modérer ses ardeurs. «On n'a toujours pas choisi nos candidats pour le happening de dimanche parce qu'on a toujours un petit problème. Le dimanche, à Trois-Rivières, le transport adapté, il n'y en a pas...»

pas encore gagné complètement pour les personnes handicapées, artistes ou pas. Nombreux sont ceux qui rejettent les œuvres de ses élèves pour les enfermer dans le mouvement de l'art dit thérapeutique qui ne sert qu'à un processus de guérison et ultimement d'analyse pour compléter un traitement.

«Il ne faut pas confondre ce que nous faisons avec la thérapie, dit Mme Jérôme. Tout de notre démarche est artistique. Les œuvres sont faites pour éventuellement être exposées et notre but premier n'est pas d'essayer de comprendre un quelconque malaise comme c'est le cas dans l'école de l'art brut. C'est une création automatique qui part du cœur au lieu d'être régie par le cerveau. C'est ça pour nous la flamme de la création.»

L'invitation à s'ouvrir à une telle expérience, à se mettre à nu artistiquement parlant et à une remise en question du processus de création est presque restée lettre morte pour Jean Beaulieu, un des quatre peintres locaux recrutés par Jocelyn Tousignant.

Fuyant les étiquettes de tout acabit, Beaulieu se définit quand même comme un peintre de la minutie, versant dans l'hyperdétaillé et le quasi photographique, selon son propre choix de mots: «J'ai beaucoup hésité parce que ce n'est pas ma façon de travailler, mais pas du tout. L'impressionnisme ne me branche plus vraiment. J'ai le sentiment que je me mets la tête sur le billot et que je risque de me planter pour de vrai. J'ai toujours besoin de beaucoup de préparation.»

Par amitié pour Jocelyn Tousignant mais aussi par attachement à l'Embuscade, Beaulieu, qui a déjà exposé ses toiles à Paris et à Barcelone près des tableaux de Dalí et de Picasso, a finalement accepté. Sans trop savoir pour autant s'il y sera vraiment à sa place.

Spectateur et acteur à la fois, Beaulieu espère désapprendre l'espace d'un instant. Transgresser le discours théorique pour le service de la création pure. «Je suis comme une feuille blanche, prêt à être affecté, confie-t-il. J'ai des barrières techniques qui m'empêchent peut-être de révéler quelque chose de profond, je n'en sais rien. Mais je suis certain que les œuvres vont être fortes. Elles le doivent quand on est réduit au silence ou que la marginalisation nous y oblige.»

UN VOYAGE

VERS L'ESSENTIEL

Café-galerie L'Embuscade
Dimanche de 15h à 20h
1571, place Badeaux, Trois-Rivières

Création ou thérapie

Problèmes d'accessibilité ou de préjugés, le combat n'est manifestement

Démocratie et culture de divertissement

Dans une société qui entretient une confusion permanente entre culture et divertissement, la tragédie de cette fin de siècle est qu'il n'y a aucune utopie à opposer à l'idéologie dominante: celle de la production et de la consommation de masse.

«Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser.»

— Blaise Pascal, *Pensées*, fragment 168

ALLEN LEBLANC

Autant la culture semble actuellement faire l'objet d'un débat politique, tant au niveau provincial que fédéral, autant le discours entourant cet enjeu semble vidé d'un contenu proprement culturel. En fait, l'on parle de culture en termes de représentativité linguistique, de champs d'intervention gouvernementale, de subventions, de production, d'assistance aux événements artistiques, etc., mais l'on ne parle jamais de culture en et pour elle-même.

Ces discours «vide» portant sur la problématique culturelle semble symptomatique d'une inertie intellectuelle ainsi que d'une absence de réflexion engagée en recherche de sens dans une société dont les «citoyens» se contentent de se divertir; dans une société qui entretient une confusion permanente — par ignorance, par insouciance ou par intérêt — entre culture et divertissement.

Cette confusion n'est pas banale, loin s'en faut, car elle s'avère lourde de conséquences en regard de l'appauvrissement du sens même de la culture, entre autres en engendrant un nihilisme marquant la perte des utopies qui structurent les mouvements initiateurs de projets sociaux. La tragédie de cette fin de siècle est qu'il n'y a aucune utopie à opposer à l'idéologie dominante: celle de la production et de la consommation de masse. Aucune véritable utopie ne semble actuellement s'opposer à l'idéologie néolibérale qui, elle, s'acharne à confondre le bien-être de l'économie financière avec le bien-être individuel et collectif.

L'utopie — en tant que «nulle part» (du grec *topos*: lieu, précédé du «ou» privatif) — est pourtant vitale au ressourcement continu de la pensée et de la réflexion. C'est elle qui permet de créer l'espace de la critique par la force de distanciation qui s'opère entre un système de légitimation et l'espérance en un «ailleurs». Aussi, peut-on penser que plusieurs utopies simultanément débattues contribuent davantage à l'entretien d'une culture démocratique qu'une pensée unique, idéologiquement institutionnalisée.

Utopie

Mais l'utopie, si elle participe à la réflexion d'un ailleurs radical, ne se

construit pas à l'extérieur d'une culture. Bien au contraire, elle puise ses projets à la source de cette dernière, elle se nourrit de son épaisseur historique, elle en dépend. En matière d'utopie, on ne peut faire tabula rasa d'une culture, quand bien même il s'agirait de penser une contre-culture. Évidemment, toute culture est liée à une ou des idéologies; toute culture est culture d'un contexte historique. Mais il y a une différence entre une liaison historique et une assimilation systématique. Qu'arrive-t-il lorsque la culture à partir de laquelle se construisent les utopies se confond elle-même avec l'idéologie régnante? On s'en doute bien, dans le contexte idéologique de l'Occident de cette fin de siècle, la culture, comme tout le reste d'ailleurs, est présentée comme un «bien» consommable ne servant que le divertissement.

Or, on peut oser l'imaginer, la culture relève d'une pertinence et d'une complexité qui dépassent de loin le simple divertissement. On peut en effet considérer, avec le philosophe belge Jean Ladrière, que «l'instance culturelle est formée par les systèmes qui assurent le fonctionnement de ce que l'on pourrait appeler l'aspect informationnel de la vie sociale, en d'autres termes qui servent de support à la vie des significations. On peut y distinguer essentiellement les valeurs, les normes, les systèmes de représentation, les différents «arts» (entendus au sens large de «savoir-faire exigeant une compétence particulière»), les systèmes expressifs et les systèmes symboliques» (*Les Enjeux de la rationalité: le défi de la science et de la technologie aux cultures*, Paris, Aubier-Montaigne, 1977). En définitive, c'est cette ouverture du champ de la signification, rendue possible à travers une culture, qui donne lieu à l'émergence de la tradition, de l'identité, de la parole, autrement dit de la construction du sens.

Pourtant, en dépit de cette complexité fondamentalement porteuse du sens d'une collectivité, le principe d'organisation de la société de consommation, comme l'écrit Jean Baudrillard, «(...) régit aujourd'hui toute la culture «de masse». Ce à quoi ont droit tous les acculturés (et à la limite, pas même les «cultivés» n'y échapperont) ce n'est pas à la culture, c'est au recyclage culturel» (*La Société de consommation*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1985, [1970]). Ce recyclage culturel, pour vulgariser à l'extrême, est ce qui permet de réduire l'œuvre d'art au Big Mac; c'est ce qui explique, pour ne pas considérer qu'un exemple burlesque, qu'un «produit»

VOIR PAGE 5: DÉMOCRATIE

SOCIÉTÉ ET CULTURE

LES JOURNÉES DE LA CULTURE

CE CAHIER SPÉCIAL EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Rédaction

Responsable NORMAND THÉRIAULT

Révision DENIS DESJARDINS

Mise en pages PAUL BENNETT

Direction artistique CHRISTIAN TIFFET

Production

Responsable CHRISTIAN GOULET

Maquette MICHELINE TURGEON

Publicité

Responsable DANIEL BARBEAU

Conseillers JACQUELINE AVRIL, MARLENE CÔTÉ,

CHRISTIANE LEGAULT ET CLAIRE PAQUET

2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9. Tél.: (514) 985-3333

redaction@ledevoir.com

FAIS CE QUE DOIS

GALERIE BERNARD

EXPOSITIONS

JUSQU'AU 16 OCTOBRE 1999

Pierre Gauvreau

DU 23 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1999

Claude Vermette

Du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00

Samedi de 12 h 00 à 17 h 00

Les journées de la culture :

Pour accumuler l'argent les capacités suffisent, pour le dépenser il faut de la CULTURE. (A. Moravia)

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770



HOLLYWOOD CELEBRITY

Portraits d'Edward Steichen réalisés pour Vanity Fair

Une exposition de la George Eastman House

jusqu'au 28 novembre 1999
Salle Norman-McLaren | Cinéma québécoise
335, boul. De Maisonneuve Est, Montréal | Tél. : 514 | 842 | 9768
du mardi au dimanche - 13 h à 18 h
entrée libre les 25 et 26 septembre

www.Rene-Despres.com

Origine : Inconnue

Sans titre

Photographies

Serge Clément, Éric Daudelin,
Bertrand Carrière et Normand Rajotte

Jusqu'au 9 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

DESTINATION

ÉCOLE

NATIONALE DE THÉÂTRE

Rêvez maintenant, ne payez... jamais !

Découvrez comment les éléments de la vie quotidienne (lumière, tissus, sons, mots, matériaux, etc.) sont utilisés et transformés pour créer des univers de théâtre.

Embarquez-vous pour un voyage dans tous les sens !

Départs : le samedi 25 septembre 1999 entre 10 h et 18 h

durée du vol à votre guise !

au 5030, rue St-Denis, Montréal - métro Laurier

les journées de la culture

Renseignements : (514) 842-7954

Galerie

Art Mûr

encadrements

Œuvres sur papier

11 septembre - 9 octobre

3429 rue Notre-Dame O., métro Lionel-Groulx 514-933-0711

Albers
Arp
Beuys
Burroughs
Calder
Fautrier
Gaucher
Kelly
Leduc
Michaux
McEwen
Miró
Sternbach

CONSERVATEURS DE MUSÉES

COLLECTIONNEURS

20%
à
50%

de réduction
sur le prix
du marché

Mise en vente
d'une partie importante
de la collection personnelle
d'œuvres d'art de
Michel Tétrault

En octobre 1999
5 jours seulement

Information : (514) 389-4068
(514) 570-0682

AMATEURS D'ART

Déconnectés ?

Branchez-vous sur le réseau !

Ne soyez plus déconnectés et ralliez-vous aux MRC, villes et organismes qui s'imposent comme chefs de file.

Participez au développement d'un véritable réseau interrégional et national visant à valoriser de façon originale et novatrice le patrimoine et les forces vives de la culture au Québec.

Villes et Villages d'Art et de Patrimoine,
c'est branché !

Il ne manque que vous !

Contactez le réseau
Villes et Villages d'Art et de Patrimoine

Tél. : (418) 656.3108

Fax : (418) 656.3128

Courriel : vvp@faav.ulaval.ca

Nous remercions nos partenaires :

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

EMPIRE QUÉBEC
Le Ministère des
Affaires municipales

FOUNDS
du patrimoine
du Québec

Le Tourisme
du Québec

et le comité avisé du milieu qui guident nos pas
vers l'établissement d'un réseau prospère.

• JOURNÉES DE LA CULTURE •

DÉMOCRATIE

SUITE DE LA PAGE E 4

de la culture de masse comme Céline Dion soit reçue à l'Académie des lettres et de la culture française et décorée des gouvernements canadien et québécois, en plus de recevoir, encore tout récemment, le titre d'Artiste pour la paix de l'Unesco!

Mais quels liens peut-on établir entre démocratie et culture? C'est que la démocratie n'est rien de moins qu'un régime politique qui nécessite la participation active et éclairée des citoyens qui lui donnent en permanence, et avec vigilance, son souffle vital. C'est que les citoyens eux-mêmes, en démocratie, se donnent le devoir irréductible de participer activement à la réflexion et aux débats qui permettent de construire le sens d'une société toujours à faire. Enfin, c'est que la réflexion et l'aptitude à débattre se nourrissent d'une culture véritable, au sein de laquelle des symboles, des valeurs, des traditions, des idées, des œuvres d'art significatives se côtoient dans un mouvement inaliénable de discernement lucide.

Le laxisme culturel duquel est en grande partie tributaire le désengagement généralisé est probablement ce qui explique l'absence de révolte et la tolérance «molle» des citoyens face à la flambée des salaires des vedettes des grandes machines à divertir (sport professionnel, chanson populaire, cinéma, etc.), face également à la progression fulgurante des profits des grandes entreprises et à la complicité des gouvernements qui n'osent plus prendre le risque de gouverner.

Le divertissement issu de l'idéologie de production et de consommation enrave la culture dans ce qu'elle a de plus fondamentalement significative. Les citoyens peuvent-ils encore se permettre d'être révoltés? Eux qui, dans certains moments forts de l'histoire, se sont déjà permis de crier haut et fort leurs utopies et leurs rêves, dans une colère mêlée d'innocence, sont désormais tapis aux confins du système: s'ils crient, on brandit devant eux la menace de la pauvreté perpétuelle; s'ils se taisent, on les exploite et on les domine en les intégrant aux rouages de la machine; car les citoyens veulent travailler.

La révolte est-elle encore possible? Non pas la révolte qui se consomme, celle qui est à la solde, à son insu, de l'idéologie dominante — on peut vendre le mouvement punk, la musique rock, ou *Titanic* comme on vend un Big Mac —, mais la révolte transformatrice, celle qui permet de mettre en doute l'hégémonie d'une idéologie? Sans un horizon culturel significatif, il est à craindre que non. Il est à craindre que notre culture ne représente désormais que le fast-food insipide servant à nourrir le simulacre d'une démocratie qui n'est peut-être déjà plus qu'une ploutocratie.

Allen LeBlanc se déclare philosophe indépendant. Il habite Québec.

Pas facile d'être amoureux à Montréal...

Dans une buanderette, l'Infini theatre reliait public et décor quotidien

WHAT A CAD!
A DRYER PLAY

Texte de Celia McBride. Présentation de L'Infini theatre. Hier soir à la buanderette Villeneuve, 28, Villeneuve Ouest, Montréal.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
LE DEVOIR

Hier après-midi n'était pas jour de lessive ordinaire à la Buanderette Villeneuve. Les clients réguliers et les spectateurs venus expressément pour l'occasion ont pu assister à la lecture de la pièce de Celia McBride *What a cad!*: *A Dryer play*, présentée par Infini theatre.

«Cad» c'est l'expression tout à fait «britche» pour désigner un joueur immoral et sans scrupule. Lett est ce type de joueur dans la pièce de McBride. Son talent, il ne l'exerce pas sur une table de jeu, mais plutôt en s'amusant de la naïveté de Loue.

Quoi de plus banal et impersonnel qu'une buanderette. Pourtant c'est dans ce lieu, qui devient aussi intime qu'une chambre à coucher, que le théâtre prit vie. Tout à fait dans le ton: si on ne va pas au théâtre, le théâtre viendra vers nous. En collant ainsi à l'esprit des Journées de la Culture, le directeur artistique de Infini theatre, Guy Sprung, ne s'étonne pas que son projet ait été retenu: «Le théâtre doit avoir quelque chose à dire dans le quotidien.»

Cette entrevue avait, elle aussi, tout à voir avec les Journées de la Culture puisqu'elle a été réalisée, tant en anglais qu'en français, sur un banc public de la Main. Guy Sprung et Celia McBride se sont prêtés au jeu.

Directeur artistique depuis 1997, M. Sprung s'emploie à développer et à faire la promotion d'un théâtre jeune et montréalais. Il reprend de cette façon le travail entamé depuis 1989 par Clare Shapiro et Marianne Ackerman, qui fondèrent le Theatre 1774, aujourd'hui rebaptisé Infini theatre.

Francophones, anglophones

Depuis sa fondation le théâtre s'efforce de faire se rapprocher les deux solitudes. Manière de dire que francophones et anglophones travaillent ensemble à monter des pièces. Parfois bilingues, les productions ne passent pas inaperçues. On se souviendra de *L'affaire Tartuffe* (1992), *Sliding In All Directions* (1995) et *Céleste* (1996). Depuis l'arrivée de M. Sprung, on a assisté en novembre et décembre 1998 au *Infinite Festival*, où pour l'occasion, on avait transformé un bar-billard du boulevard Saint-Laurent en salle de spectacle d'une centaine de sièges. Durant les huit semaines qu'a duré le festival, on y a présenté pas moins de six productions théâtrales, un spectacle de danse, ainsi que des lectures pu-



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR

Celia McBride, l'auteure de *What a cad!*: *A Dryer play*, et le directeur artistique de Infini theatre, Guy Sprung, devant la buanderette Villeneuve.

bliques. C'est lors de ce festival que *Hitching a Ride*, une autre pièce de Mme McBride, avait été produite. La même année, le public d'Infini theatre a assisté à une première lecture publique de *What a Cad!*: *A Dryer play*.

Pour Celia McBride, vivre l'amour, aujourd'hui en 1999, malgré tout ce qui s'en dit et s'écrit, demeure de plus en plus difficile. Les filles confondent sexe et amour alors que les gars eux, sont pour la plupart des irresponsables ou des «Cad». Portrait peu réjouissant!

Cette pièce, un *work in progress* en est à sa deuxième ébauche. Celia avoue que lors de la lecture précédente, le public avait beaucoup ri. Elle admet toutefois que même si la pièce peut sembler drôle, elle ne s'attendait pas à ce que les gens rient autant. Des lectures publiques comme celle d'hier permettent à l'auteure d'apporter quelques changements. De réajuster le tir.

Décor idéal

Hier, dans ce décor de buanderette, sans mise en scène élaborée, on n'était pas très loin du décor idéal. À l'origine la pièce se déroule dans la salle de lavage d'une conciergerie. Les occupants entrent et ressortent... Loue y rencontre Lett. Lett n'est pas un résident de

l'immeuble, il n'est là que pour profiter d'un lave-linge... Drôle d'endroit pour une rencontre, mais, pour Lett, demander à une fille de lui sécher son caleçon mouillé, c'est une façon comme une autre d'entamer la conversation. Loue, mère comme un fruit, est prête à tomber amoureuse. Elle ne tombera que dans le piège de ce «Cad».

Quand est-on amoureux? Et, n'est-ce pas notre cerveau qui décide de tomber amoureux? Pourquoi ne serait-il

pas aussi facile de choisir de ne plus être amoureux? Ce questionnement fera son chemin dans l'esprit de Loue...

Selon Celia McBride, on ne peut aimer l'autre qui si l'on s'aime soi-même, autrement tant qu'on ne s'aimera pas vraiment il y a peu de chance qu'on tombe sur le bon gars, il ne reste que les autres. Loue reprendra confiance en elle, la pièce se termine sur la réplique: «Here I am. I am here.» Elle s'est enfin retrouvée sans avoir eu à

choisir entre un bon ou un mauvais gars, puisqu'elle se choisira elle-même.

De son côté, Guy Sprung s'apprete à monter Beckett. Pas n'importe lequel, mais *Endgame*. Une pièce que Beckett avait d'abord créée en français (*Fin de partie*) pour ensuite la traduire. Selon Guy Sprung *Endgame* représente «The ultimate fin de siècle play». *Endgame* sera présentée dans un vieil entrepôt désaffecté, sans décor, dans un style dépouillé, lui aussi très fin de siècle.

Geoffrey James
RUNNING FENCE, 1997

314, rue Sherbrooke Est.
du mercredi au dimanche de 12 à 18 h
jusqu'au jeudi 30 septembre à 18 heures

Exposition organisée par
la Presentation House Gallery de Vancouver
Présentée dans le cadre
du Mois de la photo à Montréal

ENTRÉE GRATUITE

www.ciac.ca
LE MAGAZINE
ÉLECTRONIQUE
DU CIAC

NUMÉRO 8,
«UNE NOUVELLE IDENTITÉ»
«Les femmes sur le web et l'art électronique»

Concours
jeunes critiques
en arts visuels

en association avec
le Musée des beaux-arts de Montréal
du 27 septembre au 5 novembre 1999
Réservations : CIAC. T. 288-0811

Prix Carrière
1999

Les membres du conseil d'administration
félicitent Claude Gosselin,
directeur général et artistique du CIAC,
récipiendaire du prix Carrière 1999
de la Société des musées québécois

BIENNALE
DE MONTRÉAL
2000

28 septembre - 29 octobre 2000

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
C.P. 760, Place du Parc, Montréal, Québec, H2W 2P3

T : 1.514.288.0811 F : 1.514.288.5021 www.ciac.ca courrier@ciac.ca

Journée de la Culture

Théâtre Centaur

10:00 A.M. Lecture par l'auteure Theresa Tova
11:00 A.M. Lecture par l'auteure Ann Lambert
12:00 P.M. Porte ouverte à la Galerie Seagram
Café et biscuits seront servis
1:00 P.M. Untimely Ripped Productions, les producteurs de
Leaf in the Mailbox, donneront une classe et une lecture
sur comment partir votre propre compagnie théâtrale.
3:00 P.M. Visite du théâtre

25 septembre

Pour information, communiquez
avec le Theatre Centaur
au (514) 288-3161

Les maisons de la culture et la Bibliothèque de Montréal...
au cœur de la vie culturelle de tous les Montréalais

Rencontres spéciales avec
des auteurs, des comédiens,
des chanteurs et des cinéastes

Conférences
interactives

Visites commentées
d'expositions

MONTRÉAL
Célébrez avec nous
les journées de la culture

• JOURNÉES DE LA CULTURE •

PERSPECTIVES

Paradoxaux journées

Chaque fois qu'il est question de «culture» dans ces sociétés libérales que sont les nôtres resurgissent tous les paradoxes que véhicule le mot culture. Autant le mot paraît chargé d'imprécision et recouvrir de multiples sens, autant semble-t-on pouvoir difficilement s'en passer. Comme si cette imprécision et cette multiplicité de significations accumulées au fil de l'histoire constituaient précisément ce qui rend le mot essentiel à la compréhension de ce que nous sommes individuellement et collectivement en train de devenir.

GUY BELLAVANCE
ET LÉON BERNIER

La culture au sens large ou la culture au sens strict? Le mot culture évoque d'emblée deux ordres de réalité assez différents, l'un qui renvoie à une conception anthropologique ou identitaire de la culture qui ancre le symbolique dans la vie quotidienne, les modes de vie, les communautés, l'autre qui indique plutôt le monde des œuvres, anciennes ou contemporaines, populaires ou «cultivées» et formant un univers plus organisé, «professionnalisés». Les deux appréhensions de la culture n'en restent pas moins solidaires, la plupart d'entre nous les coordonnant plus ou moins aisément l'une à l'autre dans la vie courante. C'est que, au sens large comme au sens strict, la culture pose d'abord cette capacité de prendre distance par rapport à ce qui se donne comme «le réel», cette possibilité de prendre plaisir au «spectacle du monde».

Du coup, la culture se présente comme le processus par lequel on apprend à voir le réel comme une construction de l'action humaine; comme culture donc. Pour le «regard culturel» rien n'est insignifiant, tout est culture. C'est là, de façon lapidaire, sinon caricaturale, la portée très large que les sciences humaines nous ont habitués à donner au mot culture. Si bien qu'il apparaît aujourd'hui désuet, sinon tout à fait politiquement incorrect, d'en réserver l'usage aux seuls propos sur l'art et la littérature.

Les sociétés actuelles s'accroissent d'ailleurs fort bien de cette ambivalence de l'expression «culture». Cela a notamment fortement contribué à faire disparaître, ou tout au moins à faire taire, un personnage autrefois omniprésent dans la sphère dite culturelle, le snob. S'il existe encore, à droite ou à gauche, des observateurs pour déplorer le «manque de culture» de la population, on ne le fait plus guère aujourd'hui pour justifier les clivages existants mais généralement pour les déplorer et soutenir des actions visant à les faire disparaître. C'est dans cette perspective relativiste que Lise Bissonnette rappelait, en préface à la diatribe de Raymond Cloutier, le devoir de démocratisation de la culture qui incombe aux gouvernements comme à quiconque occupe un poste clé dans le domaine de la diffusion culturelle. On peut sans doute, comme le faisait récemment Gilles Archambault, défendre également l'idée d'une nécessaire hiérarchisation de tout ce qui aujourd'hui est étiqueté «produit» culturel, sans pour autant tomber dans le mépris de ceux qui consomment ou font la culture de masse. Dans son agacement même à voir se dévoyer le mot culture, Archambault ne peut faire autrement que de reconnaître le caracté-

rière malgré tout culturel de ces «produits» qui le révoquent.

Nous ne sommes plus à l'ère des hiérarchies uniques. Nous sommes au contraire à l'ère des hiérarchies enchevêtrées, où chacun rivalise en quelque sorte pour faire triompher les critères par lesquels il pourra juger... ou par lesquels il sera jugé. Pour être soupçonné de flâner la bonne affaire, le producteur de culture commercialisée n'entend pas moins répondre à un besoin de symbolisation que ne le fait la création artistique la plus exigeante.

De la Culture avec un grand C, qui fonctionne à l'exclusion, on passe donc aujourd'hui au «culturel», qui fonctionne tout au contraire à l'inclusion. Le snob d'hier n'est-il donc disparu que pour se voir remplacé par le «consommateur», aussi culturel qu'on voudra? Ne faudrait-il pas dès lors s'en prendre à cette sorte de «snobisme à rebours» qui consiste à dénigrer toute tentative de prise de distance à l'égard du réel, en proclamant qu'il faut «performer» comme il faut «consommer»?

Culture et culturel

Passant donc de la Culture réservée à une élite au grand «tout culturel», d'une logique d'exclusion fonctionnant au snobisme et au purisme à une logique d'inclusion tout azimut, la difficulté nouvelle qu'affronte la diffusion de l'art et de la littérature est moins celle d'un vide que d'un trop plein culturel. Le fait que peu d'artistes encore aujourd'hui arrivent à vivre de leur art ne résulte plus d'un sous-développement de la sphère culturelle, comme on pouvait encore se le représenter dans les années soixante. Il ne manque pas d'observateurs depuis quelques années pour souligner que l'activité culturelle, au sens inclusif — produits, activités de loisir et professions tout à la fois —, fait désormais partie des secteurs clés de l'économie. Et pour que les indicateurs économiques se mettent à vibrer au culturel, il faut bien qu'il y ait un peu de culture dans les chaumières.

Que cette consommation culturelle ne se traduise pas en argent sonnante pour les créateurs renvoie, bien sûr, en partie au choix de la population en matière d'activité culturelle. Que ces choix aillent au plus facile n'est pas pour surprendre. Il est plus simple de télécommander son poste de télévision ou de mettre un disque dans son lecteur laser que d'aller à l'Usine C ou à l'Agora de la danse, au Musée d'art contemporain ou à l'OSM. Et cela ne préjuge en rien des goûts et aptitudes culturelles de ceux et celles qui, le soir, rentrant du travail, font le choix de la culture en boîte plutôt que celui du spectacle vivant et de la sortie culturelle.

Le cocooning culturel, cette tendance à se replier sur les activités culturelles à domicile, s'observe en particulier dans les familles avec jeunes enfants dont les deux membres du couple travaillent. La tendance n'est pas nécessairement signe de conservatisme. Dans son livre *La Passion musicale*, le sociologue Antoine Hennion donne ainsi un large crédit au disque dans le phénomène de réactualisation qu'a connu le secteur de la musique baroque, un véritable phénomène social au cours des dernières décennies. Des émissions comme le *Navire Night* que réalise et anime Hélène Prévost à la chaîne culturelle de Radio-Canada n'est pas non plus sans contribuer à éduquer l'oreille des auditeurs sans qu'ils aient pour autant à courir au Festival de musiques actuelles de Victoriaville. Pour que de telles émissions existent, il faut bien, cotes d'écoute obligent, qu'elles intéressent un minimum d'auditeurs.

Tango et SMCQ

Mais il n'y a pas que ceux qui préfèrent se cultiver à domicile. Que dire de ceux et celles qui choisissent de s'inscrire à des cours de tango les soirs où ils avaient l'habitude d'assister à des concerts de la SMCQ? Là aussi il y a des statistiques pour nous renseigner sur la croissance des loisirs socioculturels, notamment des pratiques artistiques en amateur. La progression de la pratique en amateur est en effet un phénomène majeur du dernier quart de siècle, notamment dans les secteurs de la musique, de l'écriture et de la peinture.

Ceci constitue un changement important non seulement parce que le rapport aux productions des professionnels s'en trouve modifié, mais aussi, comme le souligne Olivier Donnat pour la France, «parce que ces activités sont devenues le siège de réels enjeux culturels dans une société où le travail joue un rôle décroissant dans les processus de construction identitaire: même quand elles appa-



SOURCE RADIO CANADA

L'émission *Un Gars, une fille*. Il est plus simple de télécommander son poste de télévision ou de mettre un disque dans son lecteur laser que d'aller à l'Usine C ou à l'Agora de la danse, au Musée d'art contemporain ou à l'OSM.

raissent sans grande valeur artistique lorsqu'on leur applique les critères en vigueur pour juger de la production des professionnels, elles font partie en effet, pour beaucoup d'amateurs, de ces «passions ordinaires» porteuses d'identité, personnelle ou collective». De plus en plus d'individus semblent ainsi se laisser convaincre qu'ils ont peut-être des talents cachés ou tout au moins un petit quelque chose à exprimer qui leur est propre.

Si certains ne perçoivent que naïveté dans cette poussée créatrice de leurs contemporains, on peut aussi y déceler une dimension plus profonde qui n'est pas sans rapport avec la poursuite de cette valeur d'authenticité que le philosophe Charles Taylor associe à la conscience de soi issue de la modernité. Il y a là certainement

un thème de recherche à développer qui pourrait ouvrir de nouvelles perspectives sur les conditions de rencontre entre ceux et celles qui font profession d'être artistes et ceux et celles qui, plus ou moins secrètement, se disent qu'ils se sont peut-être trompés de vocation. «*J'aurais voulu être un artiste!*»

Dans le même esprit, la diversité croissante des rapports à l'art oblige à regarder les équipements culturels d'un regard neuf. Plutôt que de considérer ces espaces simplement comme des lieux de production et de diffusion, où le public est interpellé à titre de «consommateur», il convient peut-être de les voir, pour reprendre une fois encore les termes de Donnat, comme «des espaces polymorphes, suffisamment ouverts pour permettre des formes diverses d'appropriation et autoriser des passerelles entre les différentes formes que prend l'intérêt pour l'art et la culture». Une telle orientation constitue non seulement une manière de toucher de «nouveaux publics» au-delà du cercle habituel, mais aussi de (re) tisser des liens avec la communauté.

Consommateurs et citoyens

On ne peut s'en tenir en effet à solliciter le public de la culture à titre de simples consommateurs. On a aussi affaire à des citoyens. Leur participation à l'élaboration de la culture est requise. Du moins si l'on veut que la démocratisation de la culture qui, pour la période contemporaine, reste l'une des principales justifications de l'intervention publique en cette matière, ne se révèle précisément n'être autre chose qu'une simple justification. Les actions gouvernementales n'ont-elles pas d'abord servi à créer ou consolider un ensemble d'institutions, d'organisations et d'entreprises culturelles, dans une perspective de développement ou de prestige, sans interrogation véritable sur leurs finalités sociales, sur leur impact réel ou leur effet simplement escompté sur la population? L'évolution des politiques

culturelles traduit par ailleurs un important fléchissement de ce «paradigme» de la démocratisation. Face à une conception de la démocratisation conçue dans la volonté de rendre accessible à un plus large public une culture lettrée, ou «cultivée», reconstruite comme bien public universel — et fondée sur la promotion de productions culturelles professionnelles ou professionnalisées —, a émergé une autre conception à la fois plus radicale et plus complexe de l'espace public que le terme de «démocratie culturelle» peut servir à résumer. Par contraste à la démocratisation au sens classique, la «démocratie culturelle» vise ainsi plutôt à réhabiliter des formes culturelles dévalorisées ou méconues, expressions des cultures ordinaires ou communautaires, minoritaires ou marginales. Entre ces deux paradigmes, doit-on choisir? Peut-on d'ailleurs choisir? Ne faut-il tout au moins accepter de réfléchir à cette tension entre deux modèles d'action culturelle qui, sur le terrain, s'affrontent de plus en plus abruptement.

L'échange culturel

C'est sur cet arrière-plan que prennent place depuis maintenant trois ans les Journées de la culture. Sans qu'on sache trop quelles sont l'ampleur et la nature de la participation publique à de telles journées, et sans nier qu'il puisse y avoir de la part des artistes et responsables d'organismes culturels qui prêtent leur concours à cette manifestation, une part de stratégie de marketing en ce début de saison culturelle, on peut y trouver un sens autrement plus global qui consisterait, pour les uns et pour les autres, à manifester que l'art, et non pas seulement le marché, constitue, comme toute, dans les sociétés désenchantées que sont les nôtres, une des dernières valeurs communes qui subsistent.

Guy Bellavance et Léon Bernier sont deux chercheurs rattachés à l'INRS-Culture et Société

DESPRÉS

Le Livre d'Art.

www.Rene-Despres.com



MUSÉE DE LA
CIVILISATION
85, rue Dalhousie,
Québec

Dans le ventre du Musée...

Comment prépare-t-on une exposition? Qui y travaille? Entrez dans les coulisses du Musée de la civilisation et explorez l'envers du décor!

Activité gratuite

Le 26 septembre, de 10h15 à 16h
Réservation requise au 643-2158



MUSÉE DE
L'AMÉRIQUE
FRANÇAISE
2, côte de la Fabrique,
Québec

Le Patrimoine à domicile

Vous possédez des objets anciens? Vous avez envie qu'ils vous révèlent leurs secrets? Apportez-les aux professionnels des collections et de la conservation du Musée de l'Amérique française! Ils vous guideront dans les démarches de documentation et de protection de vos objets.

Activité gratuite

Le 25 septembre, de 13h à 17h
Chapelle du Musée
2, côte de la Fabrique



PLACE ROYALE À QUÉBEC

Les cinq sens en Nouvelle-France

Comptez sur Mathurin pour vous faire découvrir, objets, odeurs et saveurs à l'appui, ce qui attendait les nouveaux arrivants sur les terres de la Nouvelle-France. Un atelier-conférence inusité ponctué d'un conte et d'un chant.

Activité gratuite

Les 24, 25 et 26 septembre à 13h30
Centre d'information de Place-Royale
215, rue du Marché-Finlay

Musique d'époque

Laissez-vous entraîner dans une ambiance d'époque grâce au duo Alba, formé d'Isabelle Héroux et d'Alain Leblanc.

Activité gratuite

Les 25 et 26 septembre à 15h
Centre d'information de Place Royale
215, rue du Marché-Finlay

Le Musée de la civilisation, le Musée de l'Amérique française et Place-Royale sont subventionnés par le ministère de la Culture et des Communications.

Du romantisme à l'avant-garde, de Goya à Kiefer, en passant par Van Gogh, Malévitche, Picasso, Calder et Kandinsky, nombreux sont les artistes inspirés par la conquête des nouvelles frontières. L'exposition *Cosmos* et ses 380 œuvres vous invitent à suivre ce parcours éblouissant.

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Renseignements : (514) 285-2000
ou www.mbam.qc.ca

Ouvert du mardi au dimanche,
de 11 h à 18 h,
les mercredis jusqu'à 21 h.

DERNIÈRE CHANCE DE VOIR CETTE EXPOSITION EN AMÉRIQUE!

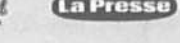
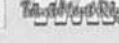
L'exposition la plus excitante
depuis longtemps.
La Presse

Un regard passionnant
sur notre monde.
Boston Sunday Globe

JUSQU'AU 17 OCTOBRE

COSMOS

L'ART À LA CONQUÊTE DE L'INFINI



M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL